

## A) Dans l'Humanité.

Par milliers, les Algériens ont organisé de puissantes manifestations hier soir à Paris et en banlieue. Ils entendaient protester par des défilés pacifiques contre le régime de couvre-feu à 20 h 30 que leur impose le ministère de l'Intérieur.

Déjà dans la matinée, une manifestation avait eu lieu, de la Madeleine à l'Opéra et sur les Champs-Élysées. 190 arrestations étaient opérées et 500 dans l'après-midi.

En fin d'après-midi, à 18 heures, les manifestations se déployaient. Elles devaient se dérouler notamment sur les boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, sur les grands boulevards, de l'Opéra jusqu'à l'entrée du boulevard Bonne-Nouvelle, au pont de Neuilly, à l'Étoile et sur les Champs-Élysées. À 19h 30, des groupes importants arrivaient de Nanterre, de Choisy-le-Roi, d'Aubervilliers. Jusqu'à 23 h 30, les manifestations se poursuivaient. De longs défilés longeaient les trottoirs, silencieux souvent, parfois scandant leur marche par des applaudissements. On entendait des mots d'ordre : *Algérie algérienne, Libérez Ben Bella*. Il y avait des femmes, nombreuses qui scandaient des *you-you*, il y avait des enfants que les travailleurs avaient emmenés avec eux.

En plusieurs endroits, les policiers et les CRS ont chargé et tiré. Il y a des morts. Aux dernières heures de la nuit, les dépêches d'agence en annonçaient deux. Le nombre est certainement plus élevé. Il y a de très nombreux blessés. Quant aux arrestations, elles se chiffrent par milliers.

Sur ce qu'a été cette tragique soirée d'hier, nous ne pouvons tout dire. La censure gaulliste est là. Et l'*Humanité* tient à éviter la saisie pour que ses lecteurs soient en tout état de cause informés de l'essentiel. Mais les notes ci-dessous rassemblées par nos rédacteurs et nos correspondants qui l'ont vue disent dans ses grandes lignes ce qu'a été la manifestation des travailleurs algériens à Paris.

### Pendant une heure, sur les grands boulevards, 17 octobre 1961

Combien étaient-ils ? 4000 ? 5000 ? qui, pendant plus d'une heure, ont remonté les grands boulevards, de la place de la République à l'Opéra, sont redescendus ensuite jusque sur le boulevard Bonne-Nouvelle, avant que cette manifestation ne s'achève dans le sang devant le cinéma *Rex* et, un peu plus loin, à hauteur du restaurant *Le Gymnase*.

Un long cortège de 200 à 300 mètres de long composé d'hommes et de femmes, portant parfois un enfant dans leurs bras, un cortège où les jeunes étaient en majorité, a fait son apparition à 21 heures sur le boulevard Poissonnière, à la hauteur de l'immeuble de notre journal. Depuis un quart d'heure, il avait quitté la place de la République et remontait les grands boulevards en empruntant le côté droit de la chaussée.

#### Place de l'Opéra face aux CRS

Jusqu'à la place de l'Opéra, par le boulevard de Montmartre et le boulevard des Italiens, ils ont manifesté en scandant, tour à tour : *Algérie algérienne, le FLN au pouvoir, Les racistes au poteau et Libérez Ben Bella*. Dans les premiers rangs du cortège, une jeune femme brandissait un parapluie blanc entouré d'une écharpe verte.

De temps à autre, le cortège s'arrêtait et les manifestants se mettaient à applaudir longuement. Puis les femmes poussaient des *you-you* qui se répercutaient d'un bout à l'autre du long défilé de manifestants parmi lesquels on reconnaissait même un militaire. Souvent, on voyait deux, trois Algériens quitter brusquement les trottoirs où ils circulaient pour se joindre au cortège, un cortège qui avançait en bon ordre sur le côté droit, dirigé par son propre service d'ordre qui facilitait lui-même la circulation des voitures.

Pendant ce temps, place de l'Opéra, où avaient pris position d'importantes forces de police et plusieurs cars de CRS, des groupes d'Algériens qui sortaient du métro étaient systématiquement arrêtés. On a vu des hommes et des enfants de 7 à 8 ans, les mains croisées au-dessus de la tête. Puis, à 21 h 15, le cortège arriva à hauteur de l'Opéra et stoppa, faisant face aux CRS qui arrivaient le mousqueton à la main. Quelques mètres seulement séparaient le cortège des policiers et ils restèrent ainsi face à face pendant une dizaine de minutes.

Soudain, un mot d'ordre circule parmi les manifestants qui firent brusquement demi-tour et reformèrent leur cortège sur l'autre côté du boulevard des Italiens qu'ils remontèrent en sens inverse, scandant à nouveau leurs mots d'ordre. Il était 21 h 30, la manifestation recommençait. Occupant les deux trottoirs et la chaussée, les CRS suivaient à une dizaine de mètres. Ils s'arrêtèrent peu après et prirent position à hauteur du cinéma *Le Berlitz*.

#### Coups de feu sur le boulevard Bonne-Nouvelle

Les manifestants, eux, continuaient à redescendre les grands boulevards et, débouchant de la rue Vivienne, on vit même un groupe important d'Algériens opérer sa jonction avec le cortège qui repassait, une seconde fois, le carrefour de la rue du Faubourg Poissonnière.

À quelques dizaines de mètres de là le drame sanglant allait se jouer. En effet, arrivée à hauteur du restaurant *Le Gymnase*, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, la tête du cortège se heurta à un car de police, il y eut un moment d'hésitation puis le chauffeur du véhicule descendit sur la chaussée et tira un coup de feu en l'air. Ce fut le signal. Aussitôt les agents descendirent du car et vidèrent les chargeurs de leurs revolvers sur les manifestants qui tentaient de trouver refuge à l'intérieur du restaurant et dans l'immeuble contigu.

Pendant quelques secondes, au milieu des bruits de vitrines brisées, on entendit s'élever des cris de douleur. Des centaines de manifestants se dispersèrent par les rues voisines. Bientôt il ne resta plus sur le boulevard que des chaussures et des vêtements épars. Mais, sur le trottoir, devant le restaurant, sept corps étaient allongés. Combien de morts ? Un à coup sûr, tué d'une balle dans la tête, deux peut-être et des blessés graves. En haut des marches d'une ruelle adjacente, un huitième Algérien gisait sous une voiture, grièvement atteint au genou.

De longues minutes s'écoulèrent et aucune ambulance, aucune voiture de police ne vint prendre les blessés. Ce sont des passants qui se chargèrent de transporter à l'hôpital les plus gravement touchés. Les Algériens qui s'étaient réfugiés dans un immeuble étaient attendus à la sortie où les agents les matraquaient.

#### La tache de sang

La seconde partie du drame se déroulait pendant ce temps devant le cinéma *Rex*. Le cortège fut brusquement rejoint par plusieurs cars de police et aussitôt pris à partie par les policiers casqués, mousquetons au poing. Ceux-ci chargent à coups de crosse. Bientôt plusieurs corps jonchèrent le sol, des corps sur lesquels on s'acharnait à coups de pied. Tout près de la sortie du métro, un Algérien était étendu, assassiné, brutalement jeté par les coups de crosse contre la grille. Un, deux, trois policiers retournèrent le corps à coups de pied. Les Algériens blessés allaient rester là sans soins, entourés d'un cercle de policiers. C'est là qu'on rassembla les manifestants arrêtés dans le voisinage. Et jusqu'à plus de 11 heures ils demeurèrent assis sur le trottoir, toujours surveillés par un fort contingent de policiers.

Devant le groupe des Algériens une flaque de sang barrait le trottoir.

À grands seaux d'eau, un policier s'efforça de la faire disparaître. Mais après le départ de la police, la trace de sang était encore visible.

#### Boulevard Saint-Michel

Boulevard Saint-Michel, venant de la place Saint-Michel et de l'île de la Cité et remontant vers le Luxembourg, plusieurs centaines d'Algériens défilent. Il est 20h 30.

Le cortège, calme et tranquille, comprenant des femmes, conduit par un service d'ordre, explique aux passants les raisons de cette manifestation.

Soudain, venant de la place de la Sorbonne, les agents, longue matraque à la main, se précipitent vers les manifestants.

Des blessés gisent, la tête en sang. Un homme couché gémit à côté d'un groupe d'agents qui discutent et s'occupent de lancer dans le caniveau les chaussures et objets divers que ces manifestants ont perdus.

#### Boulevard Saint-Germain

Place Maubert, 1500 à 2 000 manifestants se déploient en silence sur les trottoirs. Leur défilé s'ébranle sur le boulevard Saint-Germain, traverse la place de l'Odéon. Il se dispersera deux cents mètres avant l'Assemblée nationale. Là aussi la police charge.

#### Scènes de violence gare Saint-Lazare

Des scènes de violence se déroulent dans la cour de Rome, gare Saint Lazare. Les policiers en très grand nombre scrutent les visages. Dès qu'ils en aperçoivent un plus basané que les autres, ils se précipitent. Papiers ou pas, l'homme est entraîné au loin sans ménagement.

Des Algériens accompagnant leur famille sont brutalement séparés des leurs. Et les enfants aux visages angoissés voient leur père soudain disparaître, traité comme un malfaiteur.

### Pont de Neuilly

Traversant La Garenne et Courbevoie, plus de 5 000 travailleurs algériens, des femmes, des enfants, passent par le Rond-Point de la Défense le pont de Neuilly pour se diriger vers l'Étoile. Les policiers gardent le pont et veulent empêcher les Algériens de passer. Des coups de feu sont tirés. D'autres travailleurs algériens manifestent sur les Champs-Élysées où la police arrêta et matraqua dès 18 heures.

### Les musettes de l'Étoile

Vers les 21 heures, le nombre d'Algériens parqués sur la place de l'Étoile est supérieur au millier. Les uns ont les mains en l'air, les autres les mains sur la tête.

Les CRS gardent les trottoirs, les policiers sont en chasse, aux bouches des métros, mais à l'intérieur également. Les manifestants, plusieurs milliers, continuent longtemps à défiler, pourchassés, matraqués.

Vers 23 heures, lorsque les policiers enlèveront les blessés et les prisonniers, il restera, sur les trottoirs de l'Étoile, un amas de gamelles, de morceaux de pain, de musettes, tout ce qu'un travailleur ramène chez lui après sa journée.

Au métro Concorde, les policiers sont sur les quais. Les voies sont gardées par des agents mitraillette au poing. Tous les Algériens descendant de la rame sont immédiatement arrêtés et alignés contre le mur du couloir de la correspondance. »

*L'Humanité du 19 octobre 1962*

\*\*\*\*\*

*Un soldat du contingent nous a adressé le récit de ce que ses camarades et lui ont vu au parc des Expositions dans les journées qui ont suivi le 17 octobre 1961.*

« Nous pénétrons dans le parc des Expositions [les Algériens ont été transférés du palais des Sports au parc des Expositions dans la nuit du mercredi au jeudi, un concert du chanteur américain Ray Charles devant avoir lieu vendredi au Palais] par un porche où un grand nombre de policiers monte la garde. Une agitation intense règne à l'extérieur du parc. Des cars de police arrivent ou repartent accompagnés de motards ; des policiers armés discutent par petits groupes ou circulent, porteurs d'ordres ou de consignes ; des inspecteurs en civil, dossiers sous le bras, fendent la foule ; à la limite de la zone éclairée, des ombres casquées, fusil à l'épaule, surveillent les va-et-vient continuels. Sous le porche, à droite en entrant, une pièce est aménagée en salle de photographie ; sur la gauche, un réduit sombre où, mercredi, un camarade a vu six corps allongés. Par le porche, nous débouchons sur l'immense parc violemment éclairé. Un brouillard de poussière trouble la vue : le sol est recouvert de sable et de terre mélangés que des milliers de pas ont soulevé. Une sourde rumeur plane sur cette foule, mais l'oreille est surprise d'entendre si peu de bruit. Les grilles servant à maintenir la population lors des cérémonies officielles délimitent des parcs de quinze à vingt mètres de côté, séparés par des couloirs de trois à quatre mètres de large, où circulent les gardiens armés de fusil ou de pistolet-mitrailleur, chargeurs engagés. À l'intérieur de ces parcs, huit cents à mille Algériens attendent, les uns debout, pressés contre les grilles, les autres couchés à même le sol, blottis les uns contre les autres pour lutter contre le froid. Des waters de campagne, installés autour du parc contre les murs, répandent une odeur nauséabonde. Sur la droite en entrant, une tente de dix personnes sert d'infirmerie et d'hôpital. À gauche, quatre à cinq rangs de tables couvertes de dossiers constituent le centre de triage. Un haut-parleur permet de diffuser les ordres.

### Le déchargement

Un car de police vient d'arriver bourré de musulmans. Un camarade me fait signe ; nous sortons devant le Palais pour assister discrètement au « déchargement ». Vingt à trente policiers disposés en

deux haies latérales derrière le véhicule sont chargés d'orienter les Algériens vers l'entrée : entre leurs mains, matraques en bois, en caoutchouc, planches de bois, nerfs de bœuf. À l'intérieur du car, un policier pousse les prisonniers à coups de crosse de fusil ou de mitraillette ; s'ils ne vont pas assez vite, les policiers qui les attendent au bas du marche-pied les tirent violemment et les font tomber sur le béton. Les Algériens se présentent à la porte arrière des cars, sous la lumière aveuglante des projecteurs. Ils ont quinze à vingt mètres à franchir, mains sur la tête, entre le véhicule et l'entrée. Dès leur descente, ils sont frappés à coups de matraque, de nerfs de bœuf, de crosse. Ceux qui, épuisés, tombent sur le ciment, ont droit aux coups de pied dans le ventre, dans les parties, sur la figure. Pour échapper aux coups les Algériens se mettent à courir, un croc-en-jambe les arrête. D'autres, précipités sur le ciment, ne se relèvent pas ; ils sont négligemment repoussés sur le côté. Nous en distinguons, grièvement blessés, qui se traînent sur les genoux sous la pluie des coups ; des jeunes se font casser les doigts et les avant-bras en se protégeant la tête ; une crosse de fusil se brise comme du bois sec sur le dos d'un musulman ; le policier se retire avec un air déçu. Les hurlements de peur et de souffrance poussés par les Algériens achèvent de rendre cette scène irréaliste. Un camarade, écoeuré, part vomir à l'écart.

Ces quinze mètres franchis, les Algériens sont fouillés par des « bâtons blancs » de la police parisienne. Briquets, lunettes, montres, ceintures, limes à ongles sont jetés pêle-mêle dans un coin. Souvent l'argent est subtilisé en douce. Aucun inventaire individuel n'est dressé. Les objets jetés, peu à peu recouverts de poussière, piétinés, deviennent rapidement inutilisables. Des brocanteurs amateurs apparaissent bientôt. Qui pourrait les empêcher d'opérer ?

La fouille achevée, les Algériens sont orientés aussitôt - sans recevoir les soins urgents que beaucoup réclament - vers les différents parcs. De nouveaux coups contraignent les plus indolents à sauter les barrières en vitesse. L'ensemble des opérations, de l'arrivée du car à la répartition dans les parcs, n'a pas duré plus de dix minutes, mais dix longues minutes.

Quelques ordres sont encore échangés, et le car repart vers de nouvelles missions de transport. Les policiers effacent les traces de sang sur leurs « outils » et se dispersent. Le calme revient.

### **Une médecine rudimentaire**

Nous rentrons dans le Parc. À droite du porche, une tente pour dix personnes, entourée de grilles, abrite des regards le service sanitaire, composé d'un docteur et de trois à quatre infirmiers. De nombreux policiers vont et viennent autour ou à l'intérieur de l'enceinte. Sous la tente, des « blouses blanches » s'efforcent de parer au plus pressé. Deux tables et quelques tabourets composent l'ameublement ; pas de lits de camp ; des planches et des couvertures isolent du sol les Algériens dont l'état est grave. Le matériel de soins comprend : alcool, savon liquide, eau oxygénée, Mercurochrome, bandes, gaze, quelques petits ustensiles chirurgicaux. Un infirmier nous dit que tout cela suffit à peine aux plaies légères. « Pour les blessures profondes, nous n'avons ni sulfamides, ni antibiotiques ; pour soigner les fractures, les morceaux de bois que nous trouvons sur le sol nous servent d'attelles. Les hématomes, nombreux, faute de soins, risquent d'entraîner des calcifications. Il y en a qui ne peuvent plus uriner à la suite des coups qu'ils ont reçus dans le ventre ; il faudrait les sonder, mais nous n'avons pas de sonde. Ceux qui ont des fractures du crâne ne peuvent pas être soignés et meurent rapidement. Les bandages que nous possédons ne suffisent pas à maintenir les thorax enfoncés ou simplement les côtes cassées. Pour les agités, nous aurions besoin de calmants en piqûres : les Algériens refusent de prendre les comprimés de Phénergan de peur d'être empoisonnés. Ce sont souvent les policiers qui s'occupent d'eux. Ils les isolent dans des parcs individuels et souvent les endorment d'un coup de crosse. (Il y a une dizaine de ces petites « cellules » dispersées autour du hall, entourées de deux ou trois sentinelles, avec, au centre, un Algérien couvert de sang.) Ceux que l'on nous amène ici, nous les gardons, mais ils nous empêchent de travailler ; il faudrait les évacuer avec tous les blessés graves, mais en ce domaine non plus rien de très précis n'est prévu ; en principe, ce sont les cars de la police qui se chargent du transport depuis le Parc jusqu'aux hôpitaux civils ou militaires, mais la liaison service de santé-police n'est pas bonne ; quatre ou cinq véhicules sanitaires devraient veiller en permanence à l'entrée du Parc ; il n'y en a pas un seul ; c'est pourquoi nous sommes tellement encombrés ici. Et puis nous aimerions bien savoir ce que deviennent les blessés dont nous ignorons même le nom. Un simple registre d'infirmerie ne serait pas inutile. »

## **La recherche des blessés**

De nouveaux Algériens viennent d'arriver ; parmi eux, un vieillard couvert de sang à cause d'une plaie au cuir chevelu ; un infirmier aussitôt le prend en charge pour le conduire à l'infirmerie. Au début, ça ne se passait pas ainsi ; le service d'ordre refusait les soins immédiats. Les soldats chargés de la distribution de nourriture - parmi eux, les infirmiers de Vincennes - repéraient dans les parcs les Algériens blessés et nous les amenaient après avoir sollicité l'autorisation des sentinelles ; elles n'acceptaient pas toujours. Entre l'arrivée d'un Algérien blessé et sa découverte au hasard de la distribution, vingt-quatre heures pouvaient s'écouler et un décès se produire - une dizaine de morts sont dues à cette négligence. Samedi matin, nous avons découvert un Algérien blessé à la cuisse par une balle de mitraillette ; elle est encore logée sous la peau ; le blessé n'a rien dit par crainte de se faire remarquer et a réussi, depuis mardi, à cacher sa blessure ; combien sont-ils dans ce cas ? Beaucoup ont des crises nerveuses et deviennent dangereux pour leurs camarades. Les policiers les font sortir des parcs et les infirmiers les découvrent parfois inanimés sur le sol. Certains se jettent aux pieds des policiers et implorent la mort, comme ce vieillard qui réclamait ses enfants. Deux soldats passent devant nous, transportant un brancard où un prisonnier gît, inanimé : crise d'épilepsie. Encore un qui ne recevra aucun soin ; le personnel n'est pas suffisant ; les soldats de Vincennes se sont portés volontaires une nuit pour aider les infirmiers ; le lendemain, leur chef les a menacés de prison pour cette initiative.

Le cas des blessés ne suffit pas à donner une idée précise de l'état sanitaire des prisonniers du parc des Expositions. Il y a ceux qui ont attrapé froid et qui sont fortement grippés, ceux qui sont tuberculeux, ceux qui, malades, ont vu leur traitement en cours brusquement interrompu ; et le danger permanent des germes qui trouvent ici un terrain de développement favorable.

## **La distribution des repas**

Entre les premiers parcs et le porche d'entrée, deux camions militaires viennent de s'arrêter. Des soldats en sont descendus et s'occupent à les décharger. L'un des camions contient la nourriture des prisonniers, l'autre des couvertures et des capotes militaires. Il fait froid ; et les Algériens, peu vêtus au moment de leur arrestation, remontent frileusement le col de leur veste ou de leur manteau ; cela ne suffit pourtant pas, la nuit, et les couvertures sont les bienvenues. Mais leur nombre est insuffisant. Et puis les premières n'ont été apportées que jeudi matin.

Les soldats, le camion déchargé, s'affairent à préparer les sandwiches qu'ils disposent dans de grandes panières métalliques. Ils sont cinquante à soixante, très occupés. « Nous arrivons le matin, vers huit heures, et nous commençons immédiatement la distribution de café chaud ; un morceau de pain et un carré de chocolat complètent le petit déjeuner. Nous ne finissons jamais avant midi ou une heure. Nous recommençons alors par les premiers servis le matin et nous leur donnons un sandwich au « singe » ou à la viande, quelques gâteaux secs ou du pain d'épices, parfois une orange et de l'eau à volonté. Le déjeuner ne se termine jamais avant 19 ou 20 heures, et le dîner vers 1 heure du matin, une fois à 5 heures. Ce jour-là, nous avons nourri des Algériens qui n'avaient rien mangé depuis vingt-quatre et même quarante-huit heures. Depuis, ils mangent régulièrement et les rations sont en nombre suffisant. » S'ils se pressent contre les grilles et cherchent à resquiller pour la nourriture, c'est qu'ils ont faim. Les soldats leur ont expliqué que les parts n'étaient pas suffisantes ; ils ont nommé leur propre service d'ordre.

## **Le racisme de la police**

Laissant les soldats travailler, nous nous sommes ensuite promenés au hasard des parcs, parlant avec les policiers.

Les policiers nous ont dit :

« On est trop gentils ; pour que l'on soit débarrassé de tous ces ratons, il faudrait fermer le Parc et les descendre à la grenade ou à la mitrailleuse. »

« Au début, des meneurs cherchaient à faire des discours ; nous les avons attrapés et nous les avons « flingués ». Ni vu, ni connu. »

À des soldats qui amènent le café : « Alors, c'est pour quand, l'arsenic dans la nourriture ? » Entre eux : « Il ne voulait pas sortir des waters ; j'ai tiré à travers la porte. »

Plusieurs avouent :

« Nous en avons assommés et fusillés en douce .»

Pour être justes, nous devons ajouter que tous les policiers ne font pas preuve de la même hargne. C'est de loin la police parisienne qui tire le plus de satisfaction du matraquage et des sévices exercés sur les Algériens. Les CRS, quoique brutaux, se montrent plus discrets et reconnaissent volontiers que les policiers ont, cette fois-ci, nettement dépassé la mesure. L'un d'entre eux ira jusqu'à dire que « si les attentats redoublent de violence sur les commissariats parisiens, ils ne l'auront pas volé. »

Cette opinion prévaudra samedi matin parmi les sentinelles qui commencent à redouter une riposte à venir et, dans l'immédiat, un mouvement de masse des détenus devant lesquels ils commencent à se sentir désarmés, physiquement isolés dans les travées étroites, et moralement touchés par la misère accumulée durant ces cinq jours de détention. Le mercredi, tous les policiers chargeaient les Algériens au moindre cri ; samedi, ils restent indifférents. Ils disent avoir peur de cette foule qui commence à sortir de sa prostration. Nous croyons que c'est là la raison de l'accélération du processus de triage, très lent au début : l'impossibilité de garder huit mille hommes dans les conditions inhumaines du Parc, à moins de vouloir provoquer un massacre collectif.

### **Et les Algériens ?**

Lorsque nous pénétrons dans le Parc, nous n'avons distingué d'abord que la grande foule silencieuse des détenus pressés contre les grilles, figés dans une immobilité presque absolue. De temps à autre, une sentinelle se précipite, et l'on voit le groupe refluer lentement, sans bousculade, devant la menace de la crosse levée, attentif au mouvement de celle-ci, puis, la menace écartée, revenir aussitôt dans le même silence, à la même place, sans qu'une brèche se soit ouverte.

Dans les parcs, ils sont entassés, sales, barbus, les vêtements déchirés, couverts de poussière, de boue et de sang séché, des bandages ou des mouchoirs hâtivement posés sur les plaies, abandonnés. Aucun bruit, sinon ce bourdonnement confus de paroles échangées à voix basse et de pieds raclant le sol. Parfois, un cri, un mouvement, puis le calme à nouveau.

Les policiers n'éveillent aucune curiosité ; les deux mondes s'ignorent totalement.

Quand nous circulons dans les couloirs, des mains se tendent, des offres sont faites.

« Soldat, t'as pas une sèche? Ton mégot, donne-le moi. Tu pourras t'en acheter quand tu sortiras. Moi, ça fait quatre jours que je n'ai pas fumé. »

Un billet de banque, des pièces apparaissent dans les mains tendues : « Je te donne cinq cents francs pour une cigarette. Allez, soldat ; t'en as bien une au fond de tes poches. Je sais ce que c'est, je viens de finir mon service militaire. » Toujours un sourire bienveillant sur les visages, et de gentils remerciements lorsque la cigarette apparaît enfin.

### **Sur un ton dépourvu de haine**

Ils nous racontent :

« Je suis en France depuis 1937 ; je suis marié à une Française ; j'ai deux enfants ; j'ai fait la guerre 1939-1940 ; que me veut-on encore ? Tu crois que c'est humain, ce que les policiers nous ont fait? »

« Quand je rentrerai, le patron va me mettre à la porte ; ma femme, mes enfants, que vont-ils

manger? »

« Ça ne peut pas durer qu'ils nous tuent tous! »

« Au commissariat, ils nous ont enfermés dans une petite pièce, puis arrosés ; nous sommes restés toute la nuit debout, avec de l'eau jusqu'aux mollets ; le lendemain, ils nous ont amenés ici . »

Et tout cela sur un ton dépourvu de haine. Ils donnent l'impression de poser des questions et non de raconter des faits qui les concernent. »

## **B) Un témoignage anonyme d'un manifestant.**

Les frères responsables de notre localité nous ont transmis l'ordre émis par la Fédération de manifester pacifiquement et en masse. Après l'heure du travail, tous les éléments de notre localité ont arboré leur tenue de dimanche et se sont rendus à la gare de Villiers-le-Bel, avec l'intention de prendre le train et de descendre à la Gare du Nord. Mais il y avait un contretemps qu'on n'a pas prévu. Les cheminots étaient en grève et la gare n'était pas desservie. Donc, comme nous étions un nombre excessivement élevé, nous nous sommes mis d'accord pour prendre le bus. Nous étions à peu près une quarantaine dans chaque bus (il y en avait trois). Nous sommes tous descendus à la Porte de la Chapelle pour prendre le métro et le point de ralliement était la place de la Concorde. Hélas, notre vœu n'a été exaucé ; des forces considérables de la répression étaient concentrées dans La Chapelle et investissaient les bouches de métro. Nous avons eu la possibilité de les éviter et, d'un commun accord, tout notre groupe encadré par un responsable s'est dirigé vers la bouche de métro, la tête haute et silencieusement. Les forces de la répression sont accourues à notre rencontre, nous ont encerclés et nous poussaient vers les cars de police en stationnement sur la place. Nous marchions en file indienne entre les haies de policiers armés de gourdins, quelques-uns tenant leurs pistolets-mitrailleurs par le canon nous assenaient force coups sur toutes les parties du corps. Ça a duré pendant tout le trajet qui nous séparait des cars, approximativement cent cinquante mètres. Des frères pliaient les genoux sous l'abondance des coups portés, d'autres s'évanouissaient et se relevaient quelques secondes plus tard sous l'insistance des coups portés. Bref, il en a été ainsi pendant tout le temps qu'a duré notre trajet pour le poste de police le plus proche. Là-dedans, nous avons trouvé des supplétifs harkis qui ont relayé les policiers eux-mêmes. Après contrôle d'identité et de situation, tous les frères présents ont été emmenés en car vers une destination hélas inconnue par moi. De tout notre groupe, il ne restait qu'un regretté Algérien que je ne connais pas et moi-même. On était tous les deux gravement blessés. Les policiers nous ont dit qu'ils nous emmenaient chez un docteur. Nous sommes remontés tous les deux dans la voiture. Il y avait le chauffeur et un agent armé d'une mitrailleuse. Quand la voiture a démarré, je ne sais si le policier fut saisi d'une crise de folie, ou s'il a agi esprit répressif, en tout cas, il avait la bave à la bouche, les yeux fous. Il élevait son gourdin à hauteur de la tête et nous l'abaissait de toutes ses forces sur tous les membres du corps. Le frère qui était avec moi est tombé évanoui sous les coups. Quand la voiture s'est arrêtée, le chauffeur est descendu et nous a dit de descendre. Toujours sous la menace de la mitrailleuse, nous sommes descendus et ce que nous avons vu nous a fait entrevoir que notre mort était proche. On a commencé à faire des prières, nous avons compris.

L'eau froide de la Seine était à deux mètres. C'est cela le docteur pour mettre fin à nos souffrances. On ne pouvait pas bouger, nous avons deux visions hallucinantes, le canon de la mitrailleuse et l'implacable eau froide. Un des policiers a levé la matraque et commençait ses sévices. Il nous matraquait dans l'espoir de nous faire perdre connaissance pour couler plus vite et avoir une mort plus certaine. Dans un suprême élan de conservation, le frère algérien et moi, nous nous sommes enlacés et nous avons invoqué nos mères et Dieu à notre secours. Le policier, fou de haine et voyant que nous étions solidaires même devant la mort, a porté un coup de matraque si terrible, oui, si terrible, que le cerveau de mon pauvre compagnon m'a éclaboussé la figure. Je n'ai pu entendre qu'un râle d'agonie, le frère martyrisé est mort dans mes bras. Voyant cela, le policier m'a asséné un dernier coup sur la nuque. Avant de tomber dans l'inconscience j'ai entendu dire le policier : « Ils sont morts, balance-les. » Quand j'ai repris la notion des choses, je croyais qu'il pleuvait ; j'étais tout bonnement dans l'eau. Je flottais au ras de l'eau et c'est la providence si je n'ai pas coulé. Sur la nappe d'eau, il y avait des taches de sang : mon pauvre compagnon a coulé.

La voiture des policiers a disparu. J'ai pu regagner la rive et, avec des efforts surhumains, je regagne le quai et je retombe dans l'inconscience. Je n'ai pas eu la notion du temps, je ne sais pas combien je suis resté évanoui. En tout cas, j'ai pris mon courage à deux mains et, malgré le sang qui m'aveuglait, j'ai regagné dans la nuit le foyer de Stains où les quelques frères rescapés m'ont soigné, revêtu de linge

propre et m'ont offert un lit. J'y ai passé le restant de la nuit au foyer et, le matin, j'ai pu regagner le domicile mien à [...]. Mes frères, je porte à votre connaissance que la répression m'a pris mon portefeuille et mes papiers d'identité. Ils m'ont aussi pris de l'argent. Pour le moment, je ne puis guère circuler puisque je n'ai aucune preuve justificative de mon identité. Je n'ai que deux regrets : celui d'avoir perdu mon compagnon de souffrance et de ne pas avoir vu la manifestation.